

CAHIER esperance

APRÈS SES ÉTUDES,
Faithorne est partie cinq ans
aux États-Unis et à Londres
puis est revenue en Irlande
du Nord, chère à son cœur.



À Belfast, elle jette des ponts grâce aux mots et à la littérature

La romancière Jan Carson nourrit son écriture d'un travail de terrain, celui d'animatrice culturelle qui relie les communautés déchirées de la capitale nord-irlandaise.

Sur une scène de Belfast, ce soir-là, le centenaire de l'Irlande du Nord s'est invité. De façon constructive, sans que ça fliche. Un petit miracle. On ose dialoguer sur un sujet qui est une patate chaude : identitaire pour les uns (les protestants, unionistes liés à la couronne britannique), réactivant la blessure de la partition de l'île pour les autres (les catholiques et nationalistes irlandais favorables à la réunification). Ici, pourtant, dans cette salle accueillante de l'Irish Secretariat – une sorte d'ambassade culturelle de la République d'Irlande à Belfast –, écrivains, artistes et sociologues des deux

communautés échangent en toute sérénité. Plusieurs générations se côtoient : Jan Carson, 41 ans, écrivaine issue de la communauté protestante, dont le dernier roman *les Lanceurs de feu* connaît un succès international, converse avec Monica McWilliams, 87 ans, l'église catholique des accords du vendredi saint, qui publie aujourd'hui ses mémoires.

« Elle est devenue une légende à mes yeux, confie Jan Carson. Sans la coalition des femmes qu'elle a fondée, il aurait été difficile de faire bouger les lignes pour parvenir aux accords de paix de 1998. » Cette année-là, précisément, la jeune Jan entamait ses études de →

Un monde meilleur



jettes à la Queen's University de Belfast, lieu de mixité tout nouveau pour elle. Timide et craintive, elle débarquait de sa petite ville protestante de Ballymena, bastion orangiste au nord de Belfast et fief du pasteur Paisley (décédé en 2014, et que l'on comparait à l'époque à Jean-Marie Le Pen) dont les aboiements intransigeants ont rythmé son enfance : « Il incarnait l'éternel homme du non : non au débat, non à l'imagination, non aux papistes... » Dans cette atmosphère cadencée, le père de Jan Carson éleva ses deux enfants selon les plus stricts principes presbytériens. Il était ingénieur aux fameux chantiers navals qui ont construit le *Titanic*, un site devenu une attraction pour touristes. Désormais en pleine revitalisation urbaine, Belfast colmate tant bien que mal les cicatrices de ses 30 années de guerre civile, les fameux « Troubles ». Et le paysage a indéniablement changé.

DEUX ACTIVITÉS INSÉPARABLES

En se penchant sur la petite fille qu'elle fut, puis sur la jeune femme que la passion des mots et de la littérature a transformée, la romancière aux piercings et à la frange blonde mesure le chemin parcouru. Dans la nouvelle vague littéraire qui a surgi en Irlande du Nord, elle s'est distinguée en multipliant, cette dernière décennie, les ateliers d'écriture et autres chantiers artistiques auprès de publics de toutes sortes, souvent ouvriers et défavorisés, jeunes et vieux, catholiques des quartiers ouest et protestants des quartiers

LES FRESQUES du jardin botanique sont le résultat d'un atelier d'écriture animé par Jan Carson il y a cinq ans. L'illustrateur Peter Strain a collaboré à ce projet.

« Durant les ateliers d'écriture, les gens s'écoutent en abordant d'autres sujets que ceux qui les séparent, et ils se découvrent des points communs. »

est. Avec un objectif : jeter des ponts entre les communautés, sortir les habitants de leur ghetto mental, leur apprendre à dialoguer et à mieux se connaître. Rien d'aussi spectaculaire, en apparence, que les nouveaux buildings de la ville en chantier, mais un lent travail de fourmi littéraire que l'écrivaine juge essentiel pour ses interlocuteurs comme pour elle-même : « Mes deux activités sont inséparables, de la même manière que les deux côtés de la ville sont inséparables. »

À deux pas de la Queen's University, Jan Carson nous entraîne vers les jardins botaniques qui portent la trace de ses activités d'animation. De grandes

fresques colorées racontent la mémoire des lieux, en mêlant des personnages historiques et des souvenirs d'anonymes. Le tout a été recueilli lors des ateliers d'écriture menés par la romancière il y a cinq ans, et mis en images par l'illustrateur Peter Strain – connu pour sa collaboration à la série des films *Harry Potter*. À l'abri des serres anciennes, Jan Carson a travaillé

avec des centaines d'enfants et de familles pauvres de tous les coins de Belfast, y compris des immigrants récents, pakistanais ou africains. Sans oublier d'intégrer les jardiniers – forts de leurs connaissances botaniques en essences locales ou exotiques. « Le lieu est fédérateur, tout comme l'est le territoire des mots.



L'ÉCRIVAINNE habite à côté du square C.S. Lewis, peuplé par les personnages du Monde de Narnia.

Durant les ateliers d'écriture, les gens s'écoutent en abordant d'autres sujets que ceux qui les séparent, et ils se découvrent des points communs. »

ÊTRE EN DÉSACCORD CONSTRUCTIF

Juste avant l'épidémie de Covid, Jan Carson a animé pendant deux ans un atelier d'écriture hebdomadaire, qui a rassemblé des femmes des deux enclaves les plus emblématiques de Belfast : celle de Falls Road côté catholique, et celle de Shankill Road côté protestant, encore séparées aujourd'hui par une immense palissade métallique de 500 m – le plus long des « murs de la paix » –, sinistre sous la bruine froide de décembre. « Un mercredi après l'autre, j'ai commencé par proposer des sujets neutres, cuisine et couture, puis les femmes se sont enhardies à écrire sur leurs familles. Une fois la confiance installée ont surgi des histoires plus intimes : le prénom François choisi pour un nouveau-né en hommage au pape ou le sentiment sécurisant d'appartenir à une loge orangiste ont donné lieu à des débats sur la place de chacune, sur le sens du bien commun et sur ce "chez soi" qu'est l'Irlande du Nord pour elles toutes. » La romancière a un seul credo : « L'écriture et la littérature apprennent à être en désaccord de manière constructive – "to disagree well"... Les →

Un monde meilleur



LE PAYSAGE DE BELFAST-EST, le quartier protestant de Jan Carson, est en pleine mutation, avec de nouvelles fresques et des cafés tendance.

mots partagés introduisent de la nuance, de la complexité, de la réflexion sereine, auxquelles personne n'est habitué dans ces parages.

On pourra prendre Jan Carson pour une idéaliste qui écope le désarroi avec une petite cuiller, mais personne n'a plus conscience qu'elle des blessures infligées par les années de guerre civile et de leurs conséquences sur le présent. Elle a invité à ses séances d'écriture des ouvriers retraités des chantiers navals, qui sont légion dans son quartier de Belfast-Est : « Le challenge, c'est d'arriver à faire parler ces hommes murés dans leur silence, mis au chômage prématurément pour la plupart, et qui ont fait partie de groupes paramilitaires protestants dans leur jeunesse, avec toutes les violences que cela induit... » Si la petite rue où habite la romancière se « gentrifie » peu à peu – derrière le square habilement réaménagé en l'honneur de l'écrivain natif C.S. Lewis –, les artères alentour restent pavoisées aux couleurs de l'Union Jack et autres étendards des milices protestantes d'Ulster. C'est ici même, vers Newtownards Road, que les feux de palettes s'élèvent chaque année pendant l'été – manifestation identitaire ancienne, relayée aujourd'hui par la génération de jeunes hommes désœuvrés que Jan Carson met en scène dans son roman. Le personnage de Sammy, un père retraité qui cherche à détourner son fils « lanceur de feu » des impasses de la violence, a été inspiré par les vieux ouvriers dont l'écrivaine a écouté les histoires. « Mes thèmes littéraires recourent les enjeux sociaux : comment la virilité se transmet-elle dans les décombres des "Troubles" ? Quel est l'héritage de toute cette violence pour les enfants de Belfast aujourd'hui ? La santé

mentale est devenue une préoccupation majeure.

Dans sa fiction, la romancière l'a poétiquement racontée grâce à des personnages d'enfants singuliers, qui ont des roues à la place des pieds ou des voix de sirène... Jan Carson a aussi travaillé avec des publics en graves difficultés psychologiques. Tant de ses projets ont bénéficié de subventions européennes qu'elle peste désormais contre le dramatique recul des fonds destinés aux ateliers artistiques.

À l'heure du Brexit, tout est remis en question, sans parler du Covid qui a fait retomber son élan. Même si rien ne l'a empêchée de lancer en plein confinement un atelier d'écriture par Zoom, « ExtraORDINARY Women », sur le rôle des femmes dans l'histoire récente de l'Irlande du Nord, toutes confessions et origines sociales confondues : elle a ainsi touché un public du nord au sud de l'île. Belfast traverse plus que jamais une période indécise – « Que va-t-il advenir de nous quand les Écossais

auront gagné leur indépendance ? », questionne la romancière, sans détour.

Au terme de ses études, Jan Carson était partie vivre aux États-Unis puis à Londres, mais elle est rentrée après cinq ans, convaincue que sa place était dans cette ville cabossée qu'elle chérit plus que toute autre, et dont le Brexit pourrait précipiter le destin. Dans le café de Belfast-Est qui est son QG, de jeunes artistes se sont amusés à remplacer sur une affiche le mot « loyal » par le mot « joyeux » : « joyalistes » plutôt que loyalistes. Il y a de l'espoir. Juste au-dessus de la table où elle vient chaque jour écrire est gravée une citation de C.S. Lewis : « Courage, cher cœur », ♣ MARIE CHAUDEY

Jan Carson met en scène dans son roman un père qui cherche à détourner son fils « lanceur de feu » des impasses de la violence.

À LIRE

Les Lancours de feu, de Jan Carson, traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet, Sabine Westpieter éditeur, 23 €.